

Michel Goya

LES VAINQUEURS

Comment la France a gagné
la Grande Guerre



Tallandier

LES VAINQUEURS

DU MÊME AUTEUR

La Chair et l'acier : l'armée française et l'invention de la guerre moderne, 1914-1918, Paris, Tallandier, 2004 ; coll. « Texto », 2014.

Irak : les armées du chaos, Paris, Economica, coll. « Stratégies & doctrines », 2009.

Res militaris : de l'emploi des forces armées au XXI^e siècle, Paris, Economica, coll. « Stratégies & doctrines », 2010.

(avec Marc-Antoine Brillant), *Israël contre le Hezbollah : chronique d'une défaite annoncée, 12 juillet-14 août 2006*, Monaco, Le Rocher, coll. « Lignes de feu », 2013.

Sous le feu : la mort comme hypothèse de travail, Paris, Tallandier, 2014 ; coll. « Texto », 2015.

MICHEL GOYA

LES VAINQUEURS

*Comment la France a gagné
la Grande Guerre*

TALLANDIER

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes
cartographie, 2018

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2542-4

AVANT-PROPOS

La victoire de la France

Quelques jours après la signature de la paix avec l'Allemagne, le 28 juin 1919, c'est à Paris qu'est d'abord célébrée la victoire et par le défilé militaire du 14 Juillet le plus impressionnant qui ait jamais existé.

Précédée d'une veillée d'honneur aux morts de la Patrie autour d'un cénotaphe géant entouré de canons pris aux Allemands, la cérémonie est à la fois un hommage aux 1 400 000 hommes tombés en quatre ans et une célébration de la victoire, qui est d'abord celle de la France. Précédé d'un défilé de 1 000 « gueules cassées », celui des armées commence, maréchaux français en tête sur leurs chevaux : Joffre, Pétain et Foch, commandant en chef de la plus grande coalition que le monde ait connue. En allant de la porte Maillot à la place de la République, les armées alliées passent sous l'Arc de Triomphe par ordre alphabétique, de celle des États-Unis à celle de Tchécoslovaquie avec

LES VAINQUEURS

entre les deux, des Italiens, des Japonais, des Serbes, des Portugais et même des Siamois. Devant une foule en liesse, le passage de l'armée française est particulièrement imposant.

Pour quiconque a vu le départ des « pioupious » de 1914 en pantalon rouge et capotes bleues, le contraste est saisissant. L'armée française de 1918 est plus sobre mais plus impressionnante en casque d'acier et accompagnée de toutes ces armes dont personne n'aurait imaginé l'emploi quatre ans plus tôt : avions, automitrailleuses, canons lourds, chars, enfin, qui ferment le défilé. Cette armée française, organisation géante de quatre millions d'hommes, s'est transformée en quelques années avec une vigueur et une vitesse qu'aucune autre institution du pays, publique ou privée, ne parviendra à égaler par la suite. Le changement a été radical.

Cet effort humain gigantesque, cette évolution prodigieuse, toutes les armées qui défilent ce 14 juillet 1919 les ont connus mais aucune à cette échelle. L'armée française de 1918 est la plus moderne du monde. L'industrie automobile et aéronautique qui la soutient est alors la plus performante. Non seulement les chars Renault ou les avions Breguet sont ce qui se fait de mieux, mais, et peut-être surtout, ils sont présents en quantités que personne ne peut égaler. Les fantassins français de 1918 ne marchent plus sur de longues distances comme sous le soleil d'août 1914, ils sont transportés par une flotte de camions plus importante que celles de toutes les autres armées du monde réunies.

AVANT-PROPOS

Ils communiquent grâce à un réseau de transmissions par télégraphie sans fil, quasiment inexistant au début de la guerre mais qui irrigue désormais tout, jusqu'à l'intérieur des chars et des avions, avec des équipements qui ont techniquement des années d'avance sur tous les autres.

L'observateur attentif du défilé de 1919 aura pu remarquer aussi que les contingents alliés sont souvent équipés du même armement que les Français, ce qui est logique puisque c'est la France qui le leur a fourni. L'arsenal des nations, qui équipe les armées belge, serbe, grecque, roumaine et surtout américaine, ce ne sont pas les États-Unis comme vingt ans plus tard, c'est alors la France.

Sur la terre, l'armée française a détrôné l'armée allemande en 1918 comme puissance militaire après avoir contribué majoritairement à sa défaite. Si le corps expéditionnaire britannique sur le continent est une force militaire redoutable, d'une technicité et d'un professionnalisme désormais équivalents à ceux des Français, il ne représente à la fin de la guerre que 40 % de l'armée française. C'est elle qui vient le sauver, au prix de dizaines de milliers de morts, durant les semaines difficiles de mars et avril grâce à une manœuvre de grande ampleur qu'elle seule est capable d'effectuer à cette époque. Lorsqu'à leur tour ce sont les Français qui sont l'objet des attaques allemandes, les Britanniques sont incapables de faire un effort similaire. Le corps expéditionnaire américain, s'il est destiné à devenir l'armée la plus importante du monde à l'été 1919, n'est encore longtemps qu'une collection

LES VAINQUEURS

de divisions dont l'ardeur des combattants compense l'inexpérience. Cette jeune armée, équipée de matériels souvent retirés aux forces françaises (et parfois avec les hommes qui savent les servir), n'organise ses propres opérations, encore avec maladresse, qu'à partir de septembre 1918.

La France est le principal théâtre de la guerre et l'armée française y est l'armée majeure. De mars 1918 à l'armistice du 11 novembre, c'est cette « armée des poilus » qui a le premier rôle dans cette coalition et lorsqu'on accepte enfin un commandement unique, nul ne conteste qu'elle soit commandée par un Français, Ferdinand Foch, et que ce soient lui et les Français de son état-major qui définissent la stratégie. Après Foch, c'est Pétain, à la tête de l'armée principale, qui donne forcément le ton. Les deux sont de caractères aussi opposés que possible mais de la dialectique de l'audace de l'un et de la prudence de l'autre naît une stratégie finalement plus cohérente que celle de l'ennemi. De la même façon, sur le théâtre des Balkans, c'est un autre Français, Franchet d'Espèrey, qui conçoit et conduit la percée de Macédoine à la tête des Armées alliées d'Orient. Cette brillante manœuvre où les soldats français sont encore en tête aboutit à la capitulation de la Bulgarie et contribue à celle des Empires austro-hongrois et ottoman, laissant l'Allemagne sans aucun espoir.

À la fin de la guerre, personne ne conteste cette suprématie militaire française, d'autant plus que les pays anglo-saxons s'empressent après guerre de réduire leur *Army* et que celle de la France continue à combattre dans le monde

AVANT-PROPOS

tout en faisant la police en Europe. Les officiers des missions militaires françaises sont partout, en Amérique du Sud, en Pologne, où ils contribuent à la victoire contre la Russie bolchevique, ou en Tchécoslovaquie, apportant leur expertise reconnue par tous.

Et puis, progressivement, cette armée si imaginative est devenue conservatrice. Il y a eu le désastre de 1940 qui a jeté d'un seul coup le doute sur la génération des vainqueurs de 1918. L'histoire de la Première Guerre mondiale s'effaçait du champ de l'étude et de l'enseignement puis y revenait abordée sous un angle social et anthropologique. L'étude de la Grande Guerre devenait l'histoire de la vie dans les tranchées ou à l'« arrière ». Le pourquoi de tant d'efforts s'effaçait au profit de leur description, en périphérie des combats. De la même façon, le 11 novembre n'était plus célébré comme le moment de la victoire, si chèrement acquise, mais comme celui de la fin de la souffrance des combattants. Pour autant, quand mon grand-père me racontait les batailles de la Somme ou de Champagne, il ne parlait jamais de ce qu'il avait enduré, on pouvait même avoir l'impression en l'écoutant que ces événements extraordinaires, les seuls qu'il racontait encore soixante ans plus tard, étaient plutôt des souvenirs de vie prodigieuse et de grande camaraderie. Non, il parlait des combats qu'il avait menés pour la victoire contre les Allemands.

C'est pour réhabiliter la mémoire de cet homme et de ses camarades que j'ai entrepris de me pencher sur leurs combats, non en reproduisant les récits déjà écrits mais en

LES VAINQUEURS

les expliquant, avec la rigueur scientifique nécessaire mais aussi l'empathie d'un soldat. C'était la démarche de *La Chair et l'acier* (ou de *L'Invention de la guerre moderne*), qui visait à décrire la transformation extraordinaire de l'armée française dans la guerre. C'est à nouveau celle des *Vainqueurs*.

Car les grands vainqueurs de la Première Guerre mondiale, ce sont bien, encore une fois et avant tout, les soldats français. Les combats sont nombreux en 1918, quinze grandes batailles si gigantesques et si entremêlées que l'on a parfois du mal à les distinguer autrement que par des dates. Près de 3,5 millions d'hommes y sont tués, blessés ou capturés sur le front ouest. Parmi eux, un million de Français au sein d'une armée déjà pleinement engagée depuis quatre ans. C'est dur, les situations sont parfois dramatiques lorsque les Allemands percent le front en profondeur en mars et en mai. À chaque fois, l'armée française sauve la situation grâce à ses hommes, toujours moins nombreux mais solides, aux équipements modernes et multiples que donne l'industrie et à une nouvelle génération de chefs excellents, les Fayolle, Maistre, Debenev, Gouraud, Degoutte, entre autres.

Tout cela, on ne le retrouvera guère dans l'historiographie récente sur les armées de la Grande Guerre et leurs combats, dominée par les Anglo-Saxons qui font la part belle à leurs propres armées, à l'exception notable de quelques auteurs comme Elizabeth Greenhalgh. L'impression qui s'en dégage est que l'armée française, épuisée par les épreuves, ne joue plus qu'un rôle secondaire

AVANT-PROPOS

en 1918 face à la montée en puissance des Britanniques puis des Américains. On le retrouvera un peu plus en France, avec en particulier les travaux de Rémy Porte ou François Cochet comme leur *Histoire de l'armée française, 1914-1918*, mais sans entrer dans l'analyse précise des opérations finales.

Mon intention est donc de compléter ces travaux en décrivant la contribution réelle de l'armée française dans la victoire et même au-delà quand tout ne s'arrête pas, loin s'en faut, le 11 novembre 1918. Ce n'est pas une étude sur les conditions de vie dans les tranchées, c'est une étude sur la manière dont on donne la mort. C'est une analyse des tactiques, un champ largement négligé en France jusque-là, une description de la manière dont les combats sont conjugués en opérations, un autre aspect si peu décrit en France, et les effets stratégiques enfin de ces opérations. *Les Vainqueurs* est le livre des combats de mon grand-père et de ses camarades, qui méritent qu'on leur rende un peu de leur parcelle de victoire.

Prologue

Lorsque le 20 novembre 1917 Georges Clemenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre, se présente devant les députés pour prononcer son discours d'investiture, l'heure est grave. La France est en guerre depuis plus de trois ans et aucune issue victorieuse n'est en vue. Plus d'un million d'hommes, chiffre inouï, ont disparu, tués ou prisonniers. Dix départements et deux autres millions de Français vivent sous l'occupation allemande. La dernière grande opération française, lancée en avril en Champagne par le général Nivelle, a été un désastre, à l'origine d'un profond découragement des soldats et de leur défiance vis-à-vis du commandement. Pendant des semaines, des dizaines de divisions se sont mises en grève, jusqu'à ce que le nouveau général en chef Pétain recrée une confiance qui paraît encore fragile. Les civils sont lassés eux aussi de ces souffrances qui durent. Les grèves se multiplient dans les industries. Les socialistes de la SFIO sont de

LES VAINQUEURS

plus en plus sensibles à une paix « blanche », retour à la situation d'avant août 1914, et réticents à participer à un gouvernement. Trois ministères sont tombés entre mars et novembre.

1917 est une année noire dans une guerre sombre et 1918 ne s'annonce pas forcément mieux. Certes, les États-Unis ont déclaré la guerre aux Puissances centrales le 6 avril, mais leur armée ne comptera vraiment en France au mieux qu'au printemps 1918, plus probablement à l'été. Surtout, l'allié russe s'effondre. Le pouvoir est aux mains des bolcheviques et l'armée russe se désagrège. Le temps est proche où la Russie quittera la guerre et où toutes les forces de l'Allemagne pourront se retourner contre les Français et les Britanniques.

Clemenceau l'annonce pourtant fermement à la tribune : « Nous nous présentons devant vous dans l'unique pensée d'une guerre intégrale. [...] »

Nous avons de grands soldats d'une grande histoire, sous des chefs trempés dans les épreuves, animés aux suprêmes dévouements qui firent le beau renom de leurs aînés. Par eux, par nous tous, l'immortelle patrie des hommes, maîtresse de l'orgueil des victoires, poursuivra dans les plus nobles ambitions de la paix le cours de ses destinées.

Ces Français que nous fûmes contraints de jeter dans la bataille, ils ont des droits sur nous. Ils veulent qu'aucune de nos pensées ne se détourne d'eux, qu'aucun de nos actes ne leur soit étranger. Nous leur devons tout, sans aucune réserve. Tout pour la France saignante dans sa

PROLOGUE

gloire, tout pour l'apothéose du droit triomphant. [...] Droits du front et devoirs de l'arrière, qu'aujourd'hui tout soit donc confondu. Que toute zone soit de l'armée. [...]

Un jour, de Paris au plus humble village, des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards, vainqueurs, tordus dans le sang, dans les larmes, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts. Ce jour, le plus beau de notre race, après tant d'autres, il est en notre pouvoir de le faire. Pour les résolutions sans retour, nous vous demandons, messieurs, le sceau de votre volonté¹. »

CHAPITRE PREMIER

Comment vaincre en 1918 ?

Lorsque débute l'année 1918, c'est le maréchal Paul von Hindenburg et surtout le général Erich Ludendorff, quartier-maître général du commandement suprême de l'armée allemande, ministre des Munitions et commandant du théâtre ouest, qui ont en main les forces qui peuvent plier les événements dans les mois à venir. Pour Ludendorff, comme pour ses prédécesseurs, seule compte la victoire militaire et tout doit y être subordonné au risque des plus grands désastres diplomatiques et de l'effondrement intérieur de la société allemande.

Cette victoire militaire contre les forces de l'Entente est alors peut-être proche. Celle contre les Russes est désormais certaine. Le 18 février, les divisions allemandes ont été lancées dans l'invasion du pays et rien ne peut les arrêter. Dans quelques semaines, les bolcheviques seront obligés d'accepter une paix léonine. Des pays baltes à la Crimée et surtout en Ukraine, il sera alors possible

LES VAINQUEURS

d'exploiter les pays conquis et d'alimenter, au sens premier, cette Allemagne où sous l'effet du blocus, mais aussi de la désorganisation de l'agriculture, la ration alimentaire quotidienne moyenne est tombée à 1 000 calories. Il sera surtout possible d'utiliser les forces du front est à d'autres missions.

Le choix de Ludendorff

Le problème stratégique qui se pose alors à Ludendorff ressemble d'une certaine façon à celui qui se posait au général von Schlieffen, chef d'état-major douze ans plus tôt. Avec la défection russe, les Allemands disposent d'une supériorité militaire, mais celle-ci n'est que momentanée. Les États-Unis ont déclaré la guerre aux Empires centraux (à l'exception de la Bulgarie) en avril 1917 et depuis ils construisent une armée en France. Avant 1914, il fallait agir avant la fin de la mobilisation russe ; à la fin de 1917, il faut emporter la décision avant celle des Américains que l'on situe à l'été suivant.

Il est possible d'agir dans quatre secteurs : les mers, les airs, le front ouest et l'ensemble des fronts périphériques. Sur les mers, la campagne sous-marine a été enrayée. Il est possible de la poursuivre et d'essayer de freiner ainsi la traversée de l'Atlantique par l'armée américaine. À moins d'innovations radicales, il est cependant impossible d'attendre une capitulation rapide de l'Empire britannique. Il en est de même des campagnes aériennes contre les